

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 25 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST-VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

LES METAMORPHOSES DE LA FEMME.

LA CONQUÊTE D'UNE MANSARDE.

I.

« Quelles pensées peuvent l'agiter en ce moment ? Pourquoi son regard, fixe et vague à la fois, semble-t-il, entre le ciel et la terre, s'arrêter rêveur sur l'horizon de toitures et de cheminées qui lui fait face au loin ?

« Mieux vaudrait, ma charmante petite veuve, diriger les doux rayons de vos jolies yeux vers ces belles fleurs qui, placées là, sous votre balcon, le long de la pelouse, vous envoient à travers les airs mille nuances parfumées.

« Il ne vous plaît pas de vous occuper d'elles ? Regardez le ciel, du moins : il est si beau, si pur en ce moment ; il jette sur vous de si doux reflets, favorables à votre beauté, que, ne fût-ce que par reconnaissance, vous lui devriez un sourire !

« Mais, non ! le ciel bleu et la pelouse verte n'obtiennent rien de son attention.

« Décidément, elle pense. À quoi ? Est-ce au défunt ? Pourquoi pas ? Sur le point de contracter un nouveau mariage, elle songe sans doute à cet honnête vieillard qui, sous le titre d'époux, a été pour elle un second père, et qui, en la quittant, la laissée jeune, belle, riche, libre.

« Pourtant, si vous songez à lui, madame la comtesse, la double main de vos longs cils n'ose se lever et pas un mot de vos lèvres n'ose s'élever à travers lequel éclate un regard souriant semblable à celui que le soleil vous lance en ce moment entre un double faisceau de légers nuages dentelés. Oh ! ne le niez pas : vous songez ! J'en ai pour garant cette petite fossette placée au bas de votre joue, et qui ne se creuse que lorsqu'un mouvement de joie tend l'arc de vos lèvres.

« Décidément, ce n'est pas au défunt qu'elle songe, c'est au futur époux.

« Il est jeune, est-ce à dire ? et c'est tant à des cheveux blancs frisés, des dents blanches toujours irréprochables, des épaules merveilleuses, et un si grand nombre, que cet aimable soleil, dans sa révolution annuelle, ne peut se vanter d'avoir éclairé deux fois la même. En fait-il plus pour l'air rêver d'amour, une comtesse de dix-huit ans ?

« Placé dans un angle du salon de Mme de Mauduit, assis sur un large divan, un journal à la main, j'étais censé lire en ce moment les nouvelles du jour et les détails de la chambre. De même, la jeune comtesse se contentait d'occuper à se lever un bras d'acier, qui échappait à ses doigts... comme le journal échapait aux miens.

« Je commençai par déclarer que j'étais pas amoureux de la comtesse, mais j'étais en train de le devenir.

« Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante. La porte-fenêtre du balcon était ouverte néanmoins, car le soleil suspendu dans l'air de l'indolence de Mauduit ne donnait à pleins rayons que sur ses jardins. Les tentures ardoisées qui couvraient le ciel au dernier plan de notre horizon étaient laides de lumière.

« Assise près de sa fenêtre, posée à l'aventure le nez en l'air, le pied sur un bas de soie et le menton dans la main, ma jeune veuve tenait toujours ses regards tournés du côté de la porte, extra-ciel et terre ; mais ses yeux s'élevaient au grand et fixés comme pour saisir un objet qui paraissait vouloir échapper à sa vue. Involontairement, ce demi sourire, qui d'abord avait éclairé sa physionomie, se répandait sur tout son être ; de son visage il descendait jusqu'à la main qui lui restait libre ; ses doigts se promenaient sur le dossier de la chaise placée devant elle comme sur un clavier. Bientôt ce fut au tour de son genou à marquer la mesure, et son sein lui-même se soulevait à intervalles égaux, complétant cette harmonie d'heureux agresseurs, au milieu de laquelle sa beauté rayonnait plus ravissante.

« Toute sa personne riait et chahutait.

« Sa broderie venait de tomber à terre, — comme mon journal, — absorbés que nous étions tous deux : elle dans sa contemplation, moi dans la mienne.

« Décidément, elle pense à son futur époux, me dis-je. Elle songe aux secondes noces, au premier amour peut-être ; car monsieur de Mauduit n'a été pour elle qu'un fantôme d'adorateur, un mari intérimaire. Pourquoi ne me suis-je pas mis sur les rangs ? J'ai quarante ans il est vrai, mais le défunt en avait soixante. Je suis jeune pour elle. Heureux de la comtesse qui grâce à sa frisure et à ses épaules, est parvenue à s'emparer du cœur inexpérimenté, à régner sur cette imagination, d'ordinaire si capricieuse et si fantasque. Ah ! monsieur, vous aurez bien des remerciements à adresser à votre coiffeur et à votre giletier !

« Je commençai à détester ce fat et à le trouver impertinent.

« À peine j'achevais ma réflexion que je m'aperçus que les couleurs plus vives dont une idée de bonheur avait un instant empourpré le teint

de ma jolie rêveuse s'élevaient peu à peu. Ses doigts interrompaient leur mouvement en se serrant sur ses épaules, ses sourcils se fronçaient légèrement ; la petite fossette de sa joue avait disparu. Un nuage venait de traverser ce beau ciel.

« En effet, ses yeux ne tardèrent pas à s'humecter, et une larme glissa jusqu'à l'angle de sa bouche, où un reste de sourire semblait exister encore.

« Pour le coup, elle pense au défunt !

« Et, par sympathie, je sentis aussi mes yeux se mouiller, en faisant retour moi-même vers ce bon monsieur de Mauduit, que j'avais peu connu, mais qui s'était toujours montré parfait pour moi.

« D'ailleurs, comment ne me serais-je pas attendri à la vue de cette jeune femme pleurant son vieux mari ? Il n'y avait pas la de faux semblant ; elle n'avait oublié, elle se croyait seule, et je m'applaudissais d'avoir pu l'observer ainsi. Je la connaissais mieux, je l'aimais davantage. Je me disais que pour bien apprécier une femme à sa juste valeur, point n'est besoin de lui faire la cour pendant des années ; il suffit de l'observer pendant dix minutes, à son issue, ne fût-ce que par le trou d'une serrure, dans un de ces instants où, croyant à sa solitude, cessant de se contrôler, de s'étudier, ses grâces naturelles, presque toujours étouffées sous ses grâces acquises, chassent les usurpatrices et lui reconquissent son type natif et vrai.

« Je venais d'observer ma petite comtesse pendant une demi-heure, et je regrettais plus que jamais de ne m'être pas mis sur les rangs.

« Nous avions tout la forme à l'œil tous deux, lorsque un sonnet, se rappelant soudainement que j'étais là, tourna brusquement la tête vers moi. M'apercevant encore dans l'attitude de la contemplation et de l'attendrissement, elle prit un petit air de pitié qui lui allait fort bien, et s'essuya ses yeux, et ramena sa broderie.

« Je ramassai mon journal.

« Paris, les propriétés : encore toutes perdées de larmes, elle partit d'un grand éclat de rire.

« Ma foi, je ne songeais guère à vous ! dit-elle avec ce ton de cavalier qui lui était ordinaire dans l'intimité. — Vous me regardez donc ? Je devrais avoir une drôle de mine... bien ridicule, n'est-ce pas ?

« Vous étiez charmante comme toujours, lui répondis-je galement, en me rapprochant d'elle. Mais à quoi pensiez-vous ?

« Moi ! à rien.

« Pourquoi pas ?

« Pourquoi pas ? Il m'arrive souvent de rire sans savoir pourquoi, et de pleurer de même. Bien plus, lorsque j'ai de grands chagrins, mes yeux restent secs. Tenez, à la mort de ma mère que j'aimais tant ! Oh ! bien ! j'en ai pas pu trouver une larme. Ça m'a duré ainsi plus d'un mois. Il est vrai qu'avec une mère on a tout le temps ; on a la vie entière pour la pleurer !

« Mot charmant, parti du cœur, et comme un petit peu de comtesse en laissant souvent échapper au milieu de ses bizarreries de caractère et de langage.

« Il y eut un moment de silence entre nous.

« Elle avait repris sa broderie, j'avais repris mon journal.

« Quand j'eus lu cette nouvelle émotion, écrite en elle par le souvenir de sa mère, le temps de ce cabinet.

« S. M. Albert de la Londe mourut, lui demandai-je, le pleureriez-vous ?

« Certainement !

« Ah ! si je n'étais d'un air de triomphe, vous ne l'aimiez donc pas beaucoup ? Sa perte ne vous causerait-elle pas un profond chagrin ?

« Comment !... que dites-vous là ? répondit-elle un peu désorientée de mon attaque brusque et imprévue. — Si je ne l'aimais pas, pourquoi l'épouserai-je ?... Au bout du compte, un futur ce n'est pas comme une mère, ça se remplace. La preuve, c'est que j'en suis à mon troisième.

« Vraiment ! à votre troisième prétendant ?

« Sans doute : M. de Mauduit n'en n-t-il pas été un ? Puis, déjà avant mon mariage, je vous dis ça à vous qui êtes mon ami, j'avais une inclination.

« Quel âge aviez-vous donc ?

« Quinze ans.

« Un premier amour, sans doute ?

« Le premier... et le seul.

« Le seul ! donc, vous n'aimez pas votre futur ? m'écriai-je.

« Taisez-vous ! je l'aime, au contraire... et beaucoup ! entendez-vous bien. Mais Paul Méquille... était mon cousin, le neveu de ma mère... et il m'aimait tant lui !

« Ces amours d'enfance n'étaient-ils pas nés sous les ombres de ce vieux manoir breton où vous fûtes élevée... avec lui, sans doute ?

« Elle sourit et hocha la tête négativement.

« Nous devons nous marier ; ma mère y consentait ; mais j'étais bien jeune. Il fallait attendre, et, pendant que nous attendions, il mourut. Pauvre Paul !

« L'avez-vous pleuré celui-là ?

« Pas tout de suite ; et, puisqu'il faut tout vous dire, cette larme qui, tout à l'heure... ch bien, c'est en pensant à lui... et à ma mère !

Le ton avec lequel elle prononça ces quelques mots ressuscita mon attendrissement. Je tendis ma main vers elle ; elle y laissa tomber la sienne.

« Ma chère enfant, lui dis-je, vous m'avez fait prier de venir vous voir ce matin. Je suis venu ; me voici ; cependant vous ne m'avez pas encore adressé un mot touchant le motif de cette invitation ; mais je devine. C'est au sujet de votre prochain mariage que vous desirez me consulter ?

« Elle rejeta son signe négatif de tête, je poursuivis néanmoins :

« N'importe ! vous m'avez appelé votre ami, et l'amitié impose des devoirs. Il est bien tard pour vous donner un bon conseil... raison de plus pour que je me hâte. Vous avez aimé votre cousin Paul ; mais croyez-moi, vous n'aimez pas ainsi votre futur. Réfléchissez avant de vous engager tout-à-fait. Vous ne l'aimiez que par générosité ; vous vous acheminiez vers ce mariage comme vers la conclusion d'une bonne action... Vous voulez réparer ce que vous croyez être une injustice. Cette idée vous le fait voir en beau. Contente de vous, vous pensez l'être de lui. Vous lui faites honneur de vos propres sentiments ; vous...

« J'allais poursuivre Joséphine, la femme de chambre de la comtesse, annonça M. Albert de la Londe.

« À ce nom, j'éloignai sotte ment, et avec précipitation, mon siège de celui de la comtesse, comme si j'avais craint de passer pour un amoureux. Vouloir me donner une contenance, je pris mon journal à deux mains, sans m'apercevoir que je le tenais sans dessus dessous.

« De son côté la comtesse tira à elle sa broderie, mais troublée aussi, non par le même motif que moi, elle la prit à l'envers, machinalement. Ses yeux toujours fixés vers ce point de note inconnu qui semblait les attirer irrésistiblement.

« La broderie renversée me sembla être de bon augure pour moi.

« Le nouveau venu entra, de l'air d'un homme qui se regarde comme étant déjà chez lui. Il hocha la tête en guise de salut.

« Mes hommages, belle dame, bonjour, monsieur, me dit-il, en m'adressant un petit geste familier. Vous avez été exact, c'est fort agréable à vous.

« Je le regardai d'un air stupéfait, comme pour lui demander une explication, mais pivotant légèrement sur son talon, il me tourna le dos, prit une chaise, et alla s'asseoir justement à la place que je venais de laisser libre, entre la comtesse et moi.

« De ce futur époux, je n'ai encore décrit que la cravate et la faisure. Entre ces deux objets essentiels de son individu, il y avait un visage d'assez belle apparence, quoique son nez acquilin fût trop brusquement arqué, que ses yeux bleus se retroussaient un peu à la Chinoise vers leur extrémité, et que sa barbe blonde parfaitement entretenue, tirait un peu trop sur le roux. Du reste, de prestance aristocratique, bien saigné à la taille, il ne manquait ni de grâce ni d'aplomb, et portait à la main une petite cravache à pommette d'argent admirablement ciselée, véritable objet d'art qui ne laissait pas que d'ajouter beaucoup à ses agréments extérieurs.

« Belle tante, dit-il en s'adressant à la comtesse. — M. Albert de la Londe n'était rien moins que le neveu du défunt ; deshérité par le mariage de son oncle, c'est par un mariage aussi qu'il se disposait à rentrer en possession de la fortune qui lui avait échappé une première fois.

« Belle tante, il faudrait cependant que nous nous décidassions à prendre un parti... que nous fixassions le jour. Nous ne pouvons toujours rouler.

« Il faudrait, répondit la comtesse d'un petit air contrarié, que vous me laissiez tranquille.

« Que vous me laissiez tranquille ? n'oubliez donc pas... reprit doucement l'amoureux.

« Allez vous promener, vous et tous les impériaux du subjonctif ! je ne suis pas en train d'en faire aujourd'hui... il fait trop chaud, répondit la jolie veuve.

« Il fait un temps magnifique, et je ne refuse pas d'aller me promener, mais avec vous.

« Je ne sortirai pas.

« Comment ! Y pensez-vous ? Nous devons aller au bois, et de là chez le notaire, pour le consulter sur certains intérêts. Cela n'était-il point convenu ? Un tel caprice serait fort désobligeant pour moi et surtout pour monsieur, dit-il en me désignant ; il a eu la complaisance de venir pour nous tenir compagnie, pour se mettre en tiers avec nous, puisque vous croyez avoir encore besoin d'un chaperon.

« J'eus là l'explication des rémercîments du bel Albert lors de son arrivée, et je me trouvai, je l'avoue, profondément humilié.

« Comment ! de chaperon ? m'écriai-je.

« Mme de Mauduit s'empressa de venir à moi, et de l'air le plus charmant.

« — Non, ce n'est pas comme chaperon, c'est comme ami que je vous ai prié de me faire visite aujourd'hui. Ce n'est point pour une promenade à laquelle je ne songeais même plus, et dont je me soucie fort peu ; c'est pour quelque chose de bien plus important... J'ai un service à vous demander... un grand service.

« Me tirant alors par la main, elle me conduisit vers son balcon, et, le doigt étendu vers cet ob-

jet mystérieux sur lequel ses yeux s'étaient tenus fixés si longtemps durant cette matinée.

« Voyez-vous là-bas, au delà du jardin et de cette double rangée de maisons, un mur blanc qui semble marquer l'encadrement d'une rue, et s'élevé plus haut que les autres ?

« — Allons, bon ! nous y voilà encore ! s'écria le bel Albert en se levant tout-à-coup d'un air rogue. Encore cette diable d'idée ! elle n'en demeurera pas !

« — Ce n'est pas à vous que je m'adresse, lui répliqua la comtesse ; et reprenant sa démonstration avec moi, vous voyez ce mur, n'est-ce pas ?

« — Le mur de l'hôtel ?

« — Non, plus loin.

« — Ah ! de cette cour ?

« — Plus loin encore.

« — Parfaitement... à gauche.

« — Non, à droite !

« — Ah ! j'y suis.

« — Dans sa partie supérieure, apercevez-vous comme un petit toit arrondi, qui avance ?

« Oui, du côté de la rue, en interrompant l'angle du pignon.

« — C'est cela. Le soleil l'éclaira en ce moment, et vous pouvez apercevoir la petite balustrade de pierre qui l'entoure, la fenêtre à quatre vitres, dont chacun semble illuminé par une étale de feu, et même, tenez, en ce moment, le toit jette en dehors des touffes de verdure.

« — C'est possible.

« — Eh bien, ce que vous voyez là, mon ami, c'est une mansarde située au quatrième étage, dans la rue St-Claude, no. 1, et cette mansarde, il me la faut, je le veux ! Le service que je réclame, que j'impose de vous, puisqu'un autre refus obstiné de me le rendre, — elle jeta alors un regard de reproche vers son futur — est un service signalé que j'ai mérité de votre intelligence de votre amitié, et que je n'oublierai de ma vie, croyez-le bien, c'est d'aller sur-le-champ louer cette mansarde pour moi, si elle est vacante, ou entrer en arrangement avec le locataire, si elle ne l'est pas ; car, je vous le répète, je le veux, il m'en faut !

« La voix de la comtesse s'était enrouée, ses yeux et son geste s'étaient animés en prononçant ces derniers mots, auxquels je ne comprenais rien.

« — Pour vous ! lui dis-je. Et qu'en voulez-vous faire ?

« — Un boulevard, un temple ! que vous importez... hâtez-vous.

« — Mais, lui fis-je observer en prudent négociateur, si cette mansarde est occupée, quelles offres m'autorisez-vous à faire, jusqu'à quelle somme ?

« — Je vous donne carte blanche... allez !

« Je partis.

N. B. SAINTINE.

(La suite au prochain No.)

LES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

COLETTIS.

Né en 1788 à Saraco, petite ville de l'Épire, Jean Coletti perdit son père alors qu'il n'était âgé que de quatre ans. De ce caractère sérieux et résolu qui distingue souvent les hommes habitués de bonne heure à ne compter que sur eux-mêmes. Les manes qu'élevèrent sa patrie vivement le patriotisme du jeune épique, qui, dès l'origine initié à l'histoire, fondée en 1797 par le poète Bygas, eut une grande part dans la démarche faite par quelques Grecs auprès de Bonaparte, pendant un de ses séjours à Milan, pour attirer son attention sur la situation de leur pays. Il leur donna quelque espoir ; mais jamais, nous le savons, il ne put, ou ne voulut le réaliser. Coletti, qui avait fréquenté tour-à-tour les universités de Pise, Bologne et Pavie, étudiait alors la médecine. La profession à laquelle il se destinait est en grand honneur auprès des Turcs elle donne les moyens de pénétrer dans leur intérieur sans exciter le soupçon, et de se préserver de leur tyrannie en se rendant nécessaire aux grands. C'était, du reste, de toutes les professions libérales, la seule qui pût offrir alors un avenir aux jeunes Grecs. Aussi retrouva-t-on beaucoup de médecins parmi les patriotes d'élite qui furent, plus tard, placés tout naturellement à la tête de l'insurrection. Coletti était du nombre. Attaché longtemps à la famille du fameux pacha de Janina, Ali-Tebelen, il avait pu, dans cette école d'astuce et d'intrigue, apprendre à mieux connaître les ennemis de sa nation, en même temps qu'y faire son apprentissage d'homme politique. Enfin, l'occasion se présenta de mettre en usage au profit de la patrie les grandes qualités dont la nature l'avait doué, et l'heureuse expérience qu'il avait fait mûrir. En 1821, il leva, un des premiers, l'étendard de la révolte, en appelant aux armes les habitants de sa ville natale, et, depuis ce moment, il ne cessa de coopérer toujours dans les premiers rangs, à la grande œuvre de la régénération nationale.

« À la nouvelle du soulèvement qui venait d'éclater à Saraco, Kourschid Pacha se dirige sur cette ville à la tête d'une armée formidable. Coletti harangue ses compatriotes, les décide à brûler leurs maisons, et, franchissant avec audace les lignes turques, il court à leur tête cher

cher un refuge dans les forêts de l'Étolie. Réunie ensuite aux facteurs les plus illustres de l'insurrection, il partagea sous leurs drapeaux et leurs dangers. Tantôt homme d'état sagace et profond, il brilla par la sagesse de ses vues au congrès de Calamatta, mérita l'honneur d'être chargé, lui quatrième, en février 1822, de rédiger à Epidaurie la constitution que réclamait la Grèce nouvelle, et siégea comme ministre de la guerre dans l'administration présidée par Maurocordatos ; tantôt, capitaine énergique et victorieux, il reprit les armes pour marcher lui-même à l'ennemi, obtint sur les soldats, sur les chefs, par son éloquence et sa bravoure, un assentiment qu'il fit tourner au profit de la cause commune et maintint, à force d'adresse et de fermeté, l'ordre parmi ces palikares et ces klephtes enthousiastes, mais indisciplinés.

« C'est lui qui, en 1824, lorsque les Turcs menaçaient de descendre dans l'Attique, fut envoyé par Maurocordatos, jaloux déjà de son influence, pour défendre les abords de l'Éubée. Débarqué à Carisso, il prit le commandement de quelques milliers de montagnards, défait complètement l'ennemi dans un combat acharné, et conquit le titre de général qui, depuis, fut toujours joint à son nom.

« Déjà, comme nous l'avons indiqué, les rivalités avaient pris naissance, et la discussion s'était introduite parmi les hommes à qui la Grèce n'aurait voulu devoir que sa liberté. Coletti s'y trouva mêlé comme les autres, et, lors de la révolte des primats morécotes, entre autres, Condoullotis s'appuya sur lui pour s'emparer de la présidence. À cette époque, se rattache une anecdote caractéristique. Coletti s'était porté avec quelques troupes contre les rebelles. L'empressement de ses soldats à marcher contre le brave Maurocordatos n'était pas grand. Alors le général promet une distribution d'argent, et fait passer, de compagnie en compagnie, deux muets chargés chacun d'un sac énorme rempli de drachmes, à ce que l'on dit. Le courage repart. Maurocordatos est battu deux fois, un de ses fils est tué, et lui-même fut prisonnier et conduit à Hydra. Arrive le moment de partager le contenu précieux des deux sacs ; Coletti y consent ; ses hommes se précipitent dessus, et qu'y trouvent-ils ? Des pierres. Mais le but était atteint, et nos palikares, au lieu de se récrier, prirent le parti de tirer à gorge déployée de l'ingénieuse ruse mise en usage par le général pour les forcer à vaincre.

« Les temps qui suivirent furent encore troublés par bien des intrigues. Les partis anglais et français commencèrent à se dessiner, Maurocordatos voulant déjà placer son pays sous le patronage de la Grande-Bretagne, et Coletti résistant à cette tendance pour tourner les yeux du côté de la France. Plus d'une circonstance lui donna lieu toutefois de rendre à son pays la Grèce de nouveaux et d'éclatants services. Lorsqu'enfin Capo d'Istria fut nommé président, grâce à l'influence russe, il apprécia Coletti, et lui confia tour-à-tour divers postes importants. Sa mort avait ensuite permis à l'illustre patriote de prétendre lui-même au rang suprême ; mais son dévouement, ou si l'on veut sa prudence, le dominait plus que son ambition. Il écarta toutes les ouvertures qui lui furent faites à ce sujet, et se contenta d'aplanir les voies, comme membre, conjointement avec Augustin Capo d'Istria et Catoxotomis, de la commission provisoire, au nom de laquelle il alla donner à la Grèce et à l'Europe nouvelle que cette consécration de la révolution semblait lui promettre. Ce fut lui qui dispersa une fois encore les troupes de son collègue Catoxotomis sans cesse en révolte, et qui soumit l'Attique et les Rouméliotes insurgés. Ces succès lui méritèrent, sous Othon, la présidence du conseil où il marqua son passage par d'utiles mesures, telles que l'établissement de la liberté religieuse, mais qu'il perdit en 1835 pour ne la reprendre que dix ans plus tard, le 16 août 1845. Dans l'intervalle, il passa quelques années parmi nous comme ambassadeur auprès du cabinet français. Il sut, à Paris, se faire de nombreux amis. Un d'eux a tracé de lui ce portrait qui ne manque pas de ressemblance.

« C'est, lit-on dans un journal, un mélange de sévérité et de bonhomie. Ses grands yeux s'enflamment-ils, cette figure si douce apparaît toute martiale, plus encore peut-être ; veut-il devenir insinuant, ses yeux deviennent limpides et vous caressent à ne pouvoir lui résister. Son épaisse moustache noire s'harmonise à merveille avec un teint bruni. Sa tournure est noble, sa démarche guerrière. Un cou osseux s'élevait avec force, mais avec grâce, au dessus de deux épaules carrées. Sa taille, bien prise, paraît mieux encore sous une veste bleue collante qui ressort pittoresquement au dessus de la foustanelle (robe blanche aux mille plis). Un fez rouge rehausse le tout. Sa conversation est pleine de sel ; il raille avec esprit et flâte à ravir. Sa courtoisie envers les dames n'a pas d'égal en Grèce, mais ses mœurs sont irréprochables.

« De retour dans sa patrie après la révolution de 1843, il travailla, d'abord comme chef de l'opposition, puis comme premier ministre, à consolider la régénération de cette belle et noble Grèce qu'il aimait en fils aussi passionné que dévoué. Certes, il ne se dissimulait pas les dif-

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire, par an, en avant, 41	
Abonnement à l'Album illustré, littéraire et musical, par an, 41	
Aux deux publications réunies, 81	
Tout instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix quel-dessus !	
PRIX DES ANNONCES.	
Signatures et au-dessous, première insertion, 24	64
Divulgues et au-dessous, première insertion, 24	44
An-dessous, par ligne, 24	44
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Affranchir les lettres.)	